Voir Matisse et sortir (de la crise?)

Autor(en): **Jaggi, Yvette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **30 (1993)**

Heft 1119

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1011474

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CULTURE

Voir Matisse et sortir (de la crise ?)

La culture ne semble pas souffrir de la crise: les citoyens se mobilisent et les amateurs affluent dans les salles de spectacle et les expositions. L'art peut-il être simple divertissement ?

(*yj*) Werner Düggelin, le metteur en scène bâlois, assure qu'en temps de crise les gens ont spécialement besoin de leur part de rêve. *Le Monde* (2-4 février 1993) consacre trois articles à «la fièvre des musées». Dans la région de Berne, 60 000 personnes signent la pétition demandant le maintien des subventions de la ville aux institutions culturelles et le sauvetage de l'Atelier-théâtre. A Lausanne, où l'offre de spectacles et d'expositions est incroyablement diversifiée, le public afflue partout, y compris au cinéma qu'on disait déclinant.

Alors quoi, la crise remplit-elle les salles et les musées, à défaut des caisses ? Ou y a-t-il simple coïncidence, mais générale, entre la récession économique et le besoin de consommation culturelle ? Cette dernière, largement subventionnée, prend-elle le pas sur d'autres achats, en temps de budgets resserrés — pas pour tout le monde il est vrai ? Il y a sans doute un peu de tout cela dans cette réjouissante réalité d'aujourd'hui.

Ne pas se faire d'illusions

Les centaines de visiteurs qui se rangent en interminables files d'attente devant Beaubourg pour «voir Matisse et sortir» vont certes à la rencontre d'un grand peintre, dans des conditions d'inconfort qui témoignent d'une belle détermination. Mais à quelles motivations répondent-ils ? Quelle approche ont-ils des œuvres présentées ? De manière générale, pourquoi et comment le public se confronte-t-il à l'art ?

Difficile de poser la question, et plus encore d'y répondre, sans tenir un discours élitaire. Et pourtant, il faut rappeler que la culture (même avec un petit c pour reprendre la distinction de Michel Schneider*) se prête mal à une consommation sans préparation, parce que l'art est doublement occasion de risque: risque fondamental pour le créateur, dont la survie comme tel dépend de sa capacité d'oser se remettre en cause à chaque œuvre; goût du risque aussi du côté du public, qui doit accepter la fonction déstabilisatrice remplie par les artistes.

Espoir et ambiguïté

On pourrait penser qu'en période de crise cette mission d'interrogation semble s'effacer devant la fonction de divertissement, qui a l'avantage de ne pas ajouter un supplément d'inquiétude à celle que génère la situation économique générale. Il y a une tentation de l'étourdissement dans la consommation culturelle massive d'aujourd'hui. Mais le phénomène dépasse largement cette sorte d'ivresse collective: d'une part, la «production» culturelle n'est pas seulement de convenance; et, d'autre part, les innombrables occasions de profonde réception du message délivré par les artistes ne sont de loin pas toutes perdues.

Pour que se multiplient ces véritables rencontres avec l'art, il faut un public formé, doté de ce discernement que procure le sens critique développé notamment à l'école. A défaut, le goût se forme et se déforme au gré du prince et des sponsors, des subventions et du marché. Décidément, la fête culturelle que s'offre à bon droit le public en temps de crise ne manque ni d'espoir, ni d'ambiguïté. ■

* Cet ancien directeur de la musique et de la danse au ministère de la Culture dirigé par Jack Lang, distingue la Culture (avec un grand C), représentant «le champ culturel et artistique institué par l'Etat» et la culture (avec un c minuscule), «au sens de l'entretien subjectif et singulier de chacun avec les œuvres de l'esprit et de l'art» (Michel Schneider, *La comédie de la culture*, Paris, Seuil, 1993). Ce livre, très alerte, se veut une réponse «venant de gauche» à Marc Fumaroli, auteur de *L'Etat culturel* (Paris, Fallois, 1991), qui «préfère manifestement la liberté à l'égalité, ce qui range à droite aussi sûrement que place à gauche la référence inverse».

Toujours plus court

suite de la page 5

collaborateurs des radios n'admettront pas aisément !

La brièveté n'a pas que des désavantages. Un responsable belge signale que trois séquences courtes reprenant trois éclairages différents d'un même sujet peuvent être plus efficaces qu'une séquence longue, complète et complexe, mais dont le sens échappera peut-être à l'auditeur qui écoute d'une oreille distraite. Le rythme est plus percutant, plus tendu. L'impact est plus sûr qu'avant et laisse davantage de traces. La brièveté oblige à la précision. Il faut trouver des phrases courtes, un vocabulaire sans ambiguïté, rendre au mot toute sa saveur, disent les Canadiens.

Le risque est celui de la banalisation, de la facilité et de la transformation des émissions d'information en émissions-spectacles. Et puis le raccourci est simplificateur. Selon Christian Sulser, il gomme les nuances, écarte les doutes et élimine la complexité du monde. Le journaliste risque de devenir péremptoire, schématique et réducteur. C'est l'avènement du confetti; le rétrécissement de l'espace où l'on peut écrire et parler. Le dossier de *Micro 4* parle de la nécessité du toujours plus court comme d'une espèce de fatalité. C'est à croire qu'il est impossible d'imaginer la radio autrement, du moins celle dite de grand public. Toutefois, *Micro 4* insiste aussi sur la nécessité de compenser la brièveté de l'information par des magazines de plus longue durée qui peuvent donner un éclairage plus complet de l'actualité.

En Suisse romande, une radio locale comme Acidule à Lausanne a choisi un autre parti avec un journal quotidien composé de sujets relativement longs. Il n'est évidemment pas désagréable de pouvoir traiter plus en profondeur un événement sans le réduire à quelques «petites phrases» et à des slogans. Mais l'un n'est pas incompatible avec l'autre. Pour s'imposer, l'information radiophonique doit être sans doute courte et brève. Mais un développement plus nuancé, l'appel à la réflexion de l'auditeur sont aussi indispensables. C'est même une des conditions de la survie à long terme du débat démocratique. ■